

POUR L'ALBUM UNIVERSEL

RELATION DE VOYAGE

De Montréal à Détroit sur le "City of Montreal"

C'est pour continuer une coutume vieille chez moi de quelques années, que j'ai fait ce petit journal d'un voyage de Montréal à Détroit, que je livre au public, dans le seul but de lui faire connaître ce qu'il ne connaît pas assez, et ce qui mérite d'être mieux connu: la beauté d'un tel voyage sur le "City of Montreal", un bateau de la Cie des Marchands de Montréal, qui offre au touriste un confort parfait, et ce qui vaut mieux, un parcours vraiment enchanteur.

Or donc, nous quittons la métropole, le mercredi soir, à 11 heures. Nous nous éveillons au milieu du canal Soulanges. Une heure durant, nous remplissons de l'air purifiant de la campagne nos poumons fatigués de l'atmosphère des cités, et à sept heures, nous descendons au réfectoire, où un déjeuner, préparé "à la Canayenne", est servi avec la complaisance que donne aux jeunes l'appât des "pourboires". Et nous voilà sur le lac Saint-François, l'un des plus beaux élargissements d'un des plus grands fleuves du monde. Bainsville, Lancaster, Summers-town passés, nous abordons aux rives de Cornwall, centre industriel qui possède quelques jolies maisons commerciales et de belles résidences privées.

Dans l'après-midi, nous voyons les rapides du Long-Sault. Ils nous rappellent le combat fameux où Dollard et ses 17 braves donnèrent héroïquement leur vie pour le salut de la patrie naissante. La première journée se passe dans les canaux. L'on oublie vite la monotonie de cette partie du parcours, quand les ténèbres nous ménagent le splendide coup d'oeil que présentent les Mille-Iles vues de nuit. C'est un spectacle féérique que celui de ces milliers d'îlots illuminés par un beau soir d'été. Vus de jour, par un beau soleil de midi, ils ne sont pas moins enchanteurs. Quant à nous, il nous a été donné de les voir de jour et de nuit, et toujours la "Venise du Canada" a dépassé notre attente. Tout ce que la nature la plus riche unie à l'art le plus délicat, à l'architecture la plus "chic", peut produire de plus grandiose, nous l'avons vu dans ce coin de notre pays, où la magnificence divine semble s'être associée au luxe américain pour faire de ces lieux une sorte de paradis terrestre. Il ne faut guère s'étonner qu'un prêtre canadien, qui avait vu Paris, la Ville Lumière, Venise et ses gondoles, Rome et ses monuments antiques, ait pu dire que rien de tout cela ne l'avait transporté comme le spectacle des Mille-Iles. Pour nous, nous n'avons regretté qu'une chose: de n'avoir guère vu flotter sur ces riches îlots, que le pavillon américain.

Dans la matinée, nous arrivons à Kingston, beaucoup plus considérable que Prescott et Brockville. Ce nom éveille, chez nous, le souvenir du fameux pénitencier qui garde dans l'ombre la lie de la société ontarienne. Kingston et Toronto sont bâties sur la même rive du lac Ontario, mais aux extrémités opposées. Le trajet de Kingston à Toronto se fait tout d'une étape et nous prend 17 heures. Nous avons déjà traversé le lac Ontario par un jour serein. J'aime la mer, j'aime les grands spectacles qui émeuvent profondément. Celui de cette immense nappe d'eau qu'"aucun souffle ne ride" à quelque chose de majestueux, mais se prolonge-t-il un long jour, il devient fatalement monotone. Alors j'aime mieux une mer agitée par un bon vent du nord. C'est celle que nous avons aujourd'hui. Jeté entre ciel et eau, dans une barque ballottée par une vague furieuse, le touriste a une idée de ce qu'est la traversée de l'océan. Ainsi perdu sur l'immensité des eaux, s'il se prend à réfléchir quelque peu, il comprend mieux sa petitesse et les dangers qui le menacent en tout temps.

En tout cas, nous avons un coup d'oeil magnifique, de la plus riche poésie, et en bien des rencontres, une excellente chance de nous donner une bonne purgation. Mais l'on se fatigue de l'eau comme de toute autre chose, peut-être plus tôt, car elle n'est pas notre élément. Prenons courage: une journée d'arrêt nous donnera du repos et l'occasion de visiter la capitale de notre province soeur. Toronto est à peu près ce que nous attendions. L'on ne rencontre pas l'activité commerciale de la métropole, n'en déplaise à certains Ontariens qui, sur ce chapitre, ne sauraient demeurer d'accord avec nous. Mais l'on visite avec grand intérêt le "King Edward Hotel", le plus riche hôtel du Canada; le magasin Eaton, qui, avec ses 5,000 employés et le commerce immense qui s'y fait, représente la plus

grosse maison du Dominion; l'hôtel-de-ville, qui, de sa tour, nous donne de la cité reine une bonne vue d'ensemble; le Parlement, dont l'entrée est banale. Les résidences n'ont pas, en général, les vastes proportions de celles de Montréal, du beau Montréal, mais la pelouse et l'ombrage quasi général mettent en relief ce que comporte de beauté le style anglais, quoique un peu rigide et anguleux.

Trois heures de navigation nous mènent à Port Dalhousie, aux pieds du canal Welland, long d'une trentaine de milles, et coupé de 27 écluses. En voilà plus qu'il n'en faut pour effrayer un inexpérimenté! N'ayez crainte, pourtant. Est-il trois ou quatre heures de l'après-midi? vous prenez les tramways électriques, et vous filez aux chutes Niagara. Le touriste a le temps de visiter cette huitième merveille du monde. Est-il plus de quatre ou cinq heures? Ce n'est que partie remise au retour. Et c'est ainsi qu'en grevant de quelques piastres de plus votre petit budget, vous avez vu le point le plus pittoresque de votre pays, ce qui attire d'Europe des milliers de voyageurs. Il faut regretter que plusieurs soient désenchantés au spectacle des chutes Niagara. C'est que la célébrité du lieu leur aura fait espérer quelque chose de gigantesque. Pour nous, nous n'avons pas éprouvé ce désenchantement: elles sont ce que nous nous étions représenté: une belle nappe d'eau qui se précipite avec grand bruit en bas d'un rocher coupé à pic. A vrai dire, le spectacle serait plus extraordinaire s'il présentait une ascension au lieu d'une chute. Rien n'empêche que les chutes soient un site charmant, qu'il faut avoir vu, ne fût-ce que pour dire: "je les ai vues".

Une bonne nuit de canal, douze heures en tout, et nous voilà sur le lac Erié, plus dangereux que le lac Ontario, parce que, étant moins profond, ses eaux se soulèvent plus facilement. Que le lecteur m'excuse de contre-dire sur ce point le bon vieux Tacite. Le Romain s'y connaissait moins que nos bons navigateurs. "His dictis", la traversée du lac Erié est moins monotone que celle du lac Ontario. Ici, il est rare de trouver un calme plat, et les côtes, toutes de sable, disparaissent moins longtemps aux regards des voyageurs. C'est donc ballottés par une bonne vague que nous filons vers Port-Stanley. Le voyageur ne manque pas de visiter cette jolie place d'eau, pas plus que l'occasion de se payer un bon bain dans les eaux du lac Erié.

Nous quittons Port-Stanley à minuit; à 10 heures, nous atteignons Cleveland. Les eaux du lac Erié ne se sont point calmées, et nous connaissons maints Montréalais qui garderont de cette traversée un souvenir peu agréable. Et pourtant, ce qui attend ces pauvres malades ne vaut guère mieux que le roulis du bateau. Quel air, grand Dieu! quelle atmosphère de port, oui, de "port", que celle de l'entrée de Cleveland! Un arrêt d'une heure pour permettre à nos amis de rentrer dans leur foyer, nous permet aussi de remplir nos poumons de cet air fétide, et c'est tout pour aujourd'hui. Nous reviendrons jeudi, et cette fois pour toute une longue journée. C'est alors qu'en quittant le port, nous pourrions nous donner de cette ville une plus juste idée, et, à coup sûr, nous en garderons un meilleur souvenir. C'est une ville d'environ 600,000 âmes. La partie commerciale n'a rien qui étonne le Montréalais. La partie privée est plus attrayante, comme c'est le fait de la plupart des villes américaines. C'est là que nous pouvons admirer le talent qu'ont nos voisins de donner à leurs résidences un cachet de rare originalité; ils y arrivent en s'entourant de pelouse, de fleurs, de beaux arbres, en ayant recours à une architecture d'un goût tout à fait nouveau, et qu'on est convenu d'appeler le "chic américain".

C'est aussi avec grand intérêt que nous avons visité un monument d'un coût de \$300,000, le monument Garfield, élevé à la mémoire du président de ce nom, assassiné par une main anarchiste, alors que ses compatriotes de Cleveland lui faisaient fête. Nous avons vu aussi, — coutume qui n'est pas de chez nous, — les gens s'amuser dans un riche cimetière, autrement dit, jouer sur des tombes. Il y a encore à admirer le monument élevé à la mémoire des soldats morts dans la guerre du Nord contre le Sud, et certains parcs, le "Wade Parc", le parc "Gordon", où se trouve une magnifique piste d'automobiles. Comme amis des jeux, nous n'avons pu nous défendre d'assister à une exhibition du jeu national

américain. A vrai dire, Lajoie seul nous attirait. Aussi, sommes-nous revenus contents d'avoir vu à l'oeuvre ce Canadien, réputé le meilleur joueur du monde.

Dans la soirée, nous abordons à Walkerville. Cette arrivée, quelque peu tardive, est des plus heureuses, car elle nous permet de voir, illuminée, l'annonce de la distillerie du "Canadian Club Whisky", une annonce qui, paraît-il, vaut \$15,000. Walkerville, bâtie sur la rive droite de la rivière Saint-Clair, grâce à l'initiative d'un seul homme, le richissime Walker, est une petite ville des plus propres, des plus coquettes, et, comme tout ce qui sort du cerveau d'un seul homme, des plus uniques dans son plan.

Windsor, plus considérable, mais moins propre, est située à gauche de la cité de M. Walker, et, en face, c'est Détroit, c'est l'Etat de Michigan.

Détroit passe à bon droit pour l'une des villes les plus propres des Etats-Unis. Elle peut aussi être regardée comme la patrie des automobilistes. C'est une beauté de les voir, par une belle soirée, circuler à la file dans des rues d'une largeur idéale. Mais, dans tout cela il y a un point noir: il y a tant de ces belles machines, que l'atmosphère est imprégnée de la gazoline qui les fait se mouvoir. L'automobilisme n'est pas ce qui nous a le plus intéressés. Le touriste goûte mieux le parc Belle Isle, un parc qu'il faut voir longuement. Il y a là une riche ménagerie qui nous montre tous les animaux de la création vivant de leur propre vie; il y a la magnifique serre qui, par sa beauté, passe pour la troisième de l'univers. Il y a encore "l'Aquarium", particulièrement cher à certain poissonnier de notre expédition. Sans compter les riches paysages que la main des hommes a fait naître. Amis des beaux arts, nous n'avons pas voulu quitter Détroit sans visiter son musée célèbre dit "Musée des arts". Certes, comme l'on dirait dans l'argot écolier, nous avons eu là "une idée riche". Inutile de parler des antiquités, des curiosités qu'on y exhibe, ce serait briser le cadre de cette relation de voyage. Passons également très vite sur l'architecture: nous n'y voyons goutte. La sculpture nous parle plus haut quand elle nous montre les apôtres Pierre et Paul, Démétrius et Cléon, Dante et le Tasse, Goethe et Schiller, et que d'autres! Et la peinture! Les chefs-d'oeuvre de Murillo, de Rubens, de Titien, de Raphaël, etc., sont là et si beaux qu'une âme où passe quelque souffrance artistique se sent prise, à leur vue, d'une profonde émotion. En somme, Détroit fait justice à sa haute réputation, et nous en gardons le meilleur souvenir.

Mardi soir, à huit heures, nous laissons Détroit pour arriver à Toledo, dans la matinée de mercredi. Comme population et commerce, Toledo est bien moins considérable que Cleveland et Détroit. N'allez pas croire, toutefois, que l'activité américaine, traduction libre, "struggle for life", y fasse défaut. Là comme ailleurs, tout se meut, tout semble courir à un but pécuniaire. N'y a-t-il pas jusqu'aux dentistes à faire crier par la voix d'un noir l'utilité et l'habileté de leur art!

Là comme ailleurs, l'on trouve des édifices d'une hauteur démesurée; ainsi le veut le goût anglais, qui est resté en patrimoine à la république voisine.

Toledo intéresse beaucoup plus le touriste par ses riches avenues privées. Par ce côté, la petite ville de l'Ohio n'est pas moins élégante que la grosse ville du Michigan. Une chose m'a frappé chez ces bons Américains: ils ont bien de riches résidences, de beaux édifices, des rues d'une propreté remarquable, des parcs superbes, ils n'ont guère de monuments. Nos voisins ont-ils moins prononcé que nous le culte des grands hommes? Ou bien auraient-ils peu de grands citoyens à faire revivre dans le bronze et l'airain?

Ici, une réflexion sur les moeurs américaines, du moins telles qu'elles me sont apparues durant ce voyage, aurait bien sa place. N'attendez pas de nos voisins cette gentillesse, apanage particulier du caractère français. Sans doute, ils sont pour nous, "Frenchmen", beaucoup plus courtois que certains Ontariens, Torontoniens surtout, qui, souvent, ne le sont pas du tout, si votre accent a trahi votre origine française. En voyage surtout, les Américains aiment à frayer avec nous. Comme ils ont vite lié connaissance, ils sont bientôt de gais compagnons, qui emporteront de vous un bon souvenir. Mais, en général, nous n'avons pas trouvé chez eux cette affabilité dans les manières, cette préve-

SON MÉRITE EST PROUVÉ

Record d'un grand Remède

Une femme éminente de Montréal dit comment elle fut complètement guérie par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Le grand bien qu'opère le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham parmi les femmes d'Amérique attire l'attention de plusieurs de nos principaux savants et des gens sérieux en général.



La lettre suivante est un des milliers des témoignages conservés au bureau Pinkham, et prouve hors de tout doute que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham doit être un remède de grand mérite, autrement il ne produirait pas d'aussi merveilleux résultats parmi les femmes malades et souffrantes.

Chère Madame Pinkham:—

"Peu de temps après mon mariage ma santé commença à décliner. Je n'eus plus d'appétit; j'étais incapable de dormir et je devins très nerveuse et j'avais des douleurs lancinantes dans l'abdomen, avec d'atroces pesanteurs et de constantes migraines, me causant beaucoup de souffrances. Mes périodes devinrent de plus en plus douloureuses, et je devins une charge et une cause de dépense pour ma famille au lieu d'un secours et d'une joie. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a guérie en moins de trois mois. Peu de temps après avoir commencé à en prendre je ressentis un changement pour le mieux, et bientôt je constatai une grande différence et la douleur diminua graduellement jusqu'à parfaite guérison. Je suis plus forte et j'ai meilleure apparence qu'avant mon mariage et il y a de grandes réjouissances au foyer à cause des merveilles accomplies par votre remède. Mlle. M. A. C. Letellier, 732 rue Cadieux Montréal, Qué."

Si vos périodes sont irrégulières ou douloureuses, si vous souffrez de faiblesse d'estomac, indigestion, gonflement, prostration nerveuse, éblouissement, faiblesse, insouciance, irritabilité, mal de reins et taciturnité, ce sont des symptômes certains de faiblesse féminine, ou de dérangement des organes. Pour tels cas, il existe un remède éprouvé et efficace—C'est le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION



Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épiciers et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3388

CARTES POSTALES—Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Laverne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.